

## L'ENTRETIEN DU MOIS

# "DES CHEMINS CREUX" ... AUX LUTTES PAYSANNES, écho d'une marche forcée vers "un nouveau monde"

- Ce demi-siècle qui a révolutionné les campagnes bretonnes...
- Pas de routes! Que des chemins creux pour aller au village
- «Les anciens n'acceptaient pas toujours les nouvelles méthodes...»
- Le paysan "rouge" ne voulait pas de l'électricité des "blancs"...
- «Les coopératives agricoles ont parfois dévié de leur objectif».
- «On prenait le temps de s'arrêter pour parler...»
- Le "modèle breton":  
«Nous n'avions pas le choix»
- Espoirs et limites d'une agriculture biologique...



Un entretien avec  
M. Hervé LOSTANLEN

«Le syndicalisme agricole a connu de grands « combats », comme la « grève du lait » en 1972, quand nous avons bloqué les laiteries pendant une dizaine de jours. Nous faisons un peu comme les pirates : nous capturons les camions, ou demandions aux chauffeurs d'aller cacher leur camion...

C'était dur à vivre, car nos vaches étaient traitées, puis le lait était jeté...

Ces conflits posaient des cas de conscience dramatiques à des agriculteurs qui étaient à la fois syndicalistes et élus dans des coopératives », nous a confié M. LOSTANLEN.

Tout en ce Breton de la « montagne » d'Argoat – le franc regard, la parole claire et le geste ferme qui la scande... – révèle cette force modeste et paisible que le patient travail de la terre confère souvent aux hommes des campagnes...

La force du propos et la fermeté des convictions s'expriment dans un souci manifeste de justesse, de nuance, de mise en perspective, d'écoute des autres...

M. Hervé LOSTANLEN a intensément vécu le demi-siècle qui a révolutionné, transformé en profondeur, les campagnes bretonnes :

sur la ferme familiale de Lescom, en Poullaouën, au cœur des luttes paysannes en tant que syndicaliste, élu à la Chambre d'Agriculture, notamment, il a été acteur et témoin du passage d'un monde rural à un autre.

Jamais passéiste, ni laudateur du modernisme, le regard lucide

et éclairé qu'il porte sur la vie des campagnes d'hier et sur celle d'aujourd'hui mérite d'être suivi avec attention.

Son propos tourne aussi des pages d'histoire locale, où la « petite histoire » se mêle savoureusement à la grande, celle qui forge la marche des siècles et la vie des hommes.

### ■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né en 1939 et j'ai suivi ma scolarité à Poullaouën, en primaire puis à ce que l'on appelait à l'époque le cours complémentaire – le collège – jusqu'au B.E.P.C...

A quinze ans, j'avais passé et réussi un concours d'entrée dans une école d'agriculture, mais mon jeune frère – qui avait douze ans de moins que moi – est tombé gravement malade à l'âge de trois ans... Ses soins nécessitaient des déplacements à Morlaix au moins deux fois par semaine. Mes parents le transportaient jusqu'à la gare de Locmaria-Berrien, puis prenaient le train jusqu'à Morlaix.

Les aides sociales n'existaient pas, et mes parents m'avaient demandé de reporter d'une année mon entrée à l'école d'agriculture pour que je puisse rester les aider sur la ferme familiale.

Au bout d'un an, je n'étais plus très décidé à suivre cette formation. Je suis resté travailler à la ferme. J'avais connu une autre vie. Le métier d'agriculteur ne m'intéressait pas forcément. Il était dur, les travaux étaient physiques et à seize ans, il fallait suivre le rythme de travail des adultes... Les conditions étaient difficiles : nous n'avions pas de route ici, mais des chemins car le village était enclavé...

Mais je m'étais fait des copains – les « aides familiaux », garçons et filles, étaient très nombreux à l'époque dans les campagnes – et j'avais surtout fait connaissance avec le mouvement de la J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique), qui m'a beaucoup aidé. Je l'ai suivi pendant des années.

La J.A.C. a réalisé un travail extraordinaire, en permettant à des jeunes de se rencontrer, de discuter, de se former sur le plan général comme dans le domaine technique.

Au retour de mon service militaire, que j'ai fait en Tunisie et au Maroc, j'ai constaté que l'agriculture avait commencé à évoluer rapidement. C'était aussi l'époque où démarrait le remembrement...

Je me suis marié en 1966, avec Gisèle, jeune secrétaire-comptable originaire de Paule, qui travaillait alors dans la coopérative agricole « la Pelemoise » à St-Nicolas-du-Pelelem. Notre mariage a eu lieu dans des circonstances difficiles puisque mon père était décédé trois semaines plus tôt, dans un accident de la route survenu près de Guipavas, alors qu'il se rendait à une assemblée générale syndicale.

Nous avons envisagé, mon père et moi, de nous associer pour exploiter la ferme. Mais dans ces circonstances, Gisèle est venue m'aider à y travailler quand nous avons repris la ferme en 1967... Celle-ci faisait de la production laitière, et de l'élevage de porc à l'engrais. Nous avons conservé ce modèle, en augmentant les productions, jusqu'à ma retraite en 2002.

Nous avons trois enfants, deux garçons et une fille, qui ont choisi d'autres orientations, et trois petits-enfants. C'est un jeune agriculteur du quartier qui a repris la ferme, ce qui a été une satisfaction... »

### ■ Vous avez choisi de passer votre retraite dans ce village de Lescom en Poullaouën... Qu'est-ce qui vous y attache particulièrement ?

« Je suis né ici, comme ma mère, ma grand-mère, et même mon arrière-grand-père, un recensement de 1851 le montre...

J'ai travaillé à mon tour sur cette ferme, puis au moment de la retraite, nous avons voulu rester vivre ici : nous nous plaisions dans ce village, ma mère vivait alors encore dans la maison proche de la nôtre, et nos enfants, qui étaient très attachés au village, ne voulaient pas nous voir partir. Ils estimaient que nous ne serions pas mieux ailleurs, ce qui était aussi notre avis... »

### ■ **Y reconnaissez-vous le village de votre enfance ?**

« Quand nous nous sommes mariés en 1966, la ferme avait toujours le même aspect qu'avant : les bâtiments qui abritaient les chevaux, les vaches, les jeunes bêtes – veaux et génisses – les porcs s'ouvraient tous sur la cour intérieure, assez fermée.

Le hangar, à l'autre bout, était vidé l'été pour y stocker les gerbes de blé – il était encore en gerbes à l'époque – et les pommes de terre l'hiver.

Les tas de foin et de paille étaient alignés dehors, derrière la maison, bien arrondis pour ne pas prendre l'eau. Les botteleuses n'existaient pas dans mon enfance. On allait chercher foin et paille à la main, par tous les temps. Nous coupions des « tranches » dans le tas de foin à l'aide d'un genre de grand « sabre »...

J'avais vingt ans quand la route a été ouverte pour permettre de relier le village à la route du Huelgoat. Jusqu'alors, il n'était pas possible d'avoir de voiture ici. Pour aller dans les champs en tracteur, les chemins actuels n'existaient pas. Les vieux chemins creux n'étaient praticables que pour les animaux et les charrettes à cheval. Il fallait donc rouler en tracteur dans les champs, ce qui provoquait parfois des tensions entre voisins...

Je me souviens d'avoir vu, enfant, mon père et l'ouvrier agricole rentrer couverts de boue à l'automne après les journées de charrois de betteraves dans les chemins creux où les chevaux s'embourbaient... »

### ■ **Quelles évolutions, quelles transformations y ont été les plus frappantes ?**

« Le remembrement a été extraordinaire : aujourd'hui, vous pouvez aller partout en voiture sur la commune de Poullaouën. Il est difficile d'imaginer à quel point la création des chemins agricoles et des routes a changé la vie des agriculteurs ! Et ces chemins bénéficient aujourd'hui aux cyclistes, aux cavaliers, aux randonneurs, aux chasseurs et pêcheurs...

Avant le remembrement, jusqu'en 1964, notre village de Lescom ne possédait pas de route : on empruntait un chemin creux qui, devant la chapelle du Paradis, traversait un marais. Les piétons passaient le ruisseau sur des pierres, le facteur devait porter son vélo...

Le remembrement a aussi permis d'avoir des fermes très structurées, là où les champs des exploitations étaient auparavant incroyablement mélangés.

Il ne s'est pas fait sans quelques heurts, bien sûr – les échanges de parcelles n'étant pas toujours faciles à accepter – mais il s'est globalement plutôt bien passé sur Poullaouën, à la différence de quartiers comme ceux de Plonévez-du-Faou... »

### ■ **Et au-delà des changements intervenus dans ce village, quels bouleversements ont, à vos yeux, le plus marqué l'agriculture et la vie dans ces campagnes durant les décennies que vous avez connues... ?**

« L'arrivée du tracteur a marqué une nette évolution, même s'il ne faisait pas tous les travaux qu'il accomplit aujourd'hui. Pendant un temps, le tracteur et le cheval ont cohabité...

Ensuite, je mentionnerais l'arrivée de la moissonneuse-batteuse. Elle a complètement changé le travail. Auparavant, lorsque le blé était presque mûr, on fauchait avec une lieuse qui faisait des gerbes. Nous relevions ces gerbes

sur le champ, à la main, pour faire des javelles, de petites meules. Après un petit temps de mûrissement, tout était rentré dans les cours des fermes où on faisait des meules en attendant que l'entrepreneur passe avec sa batteuse pour battre le blé. Et il fallait une quinzaine de personnes pour alimenter la batteuse... L'entrepreneur passait ainsi de village en village en août et en septembre.

Quand on voit le débit des moissonneuses-batteuses actuelles... ! Certaines ont une largeur de coupe de sept à huit mètres !

Le battage, à l'époque, c'était la paille à tasser et le grain à monter au grenier. La plus grande partie du grain était gardée pour les animaux – surtout de l'avoine pour les chevaux – et le blé que l'on portait au moulin. Puis l'on échangeait de la farine contre du pain, chez le boulanger. Vous lui apportiez votre farine et il vous donnait des tickets de pain...

Ensuite, l'arrivée de maïs a été une révolution fourragère, entre 1965 et 1970 à Poullaouën. Il était « récolté » au début par des toutes petites machines traînées, qui ne prenaient qu'un ou deux rangs de maïs, puis rapidement elles sont devenues ces engins surpuissants que l'on voit aujourd'hui !

Le maïs a été une révolution pour l'amélioration de la nourriture du bétail, surtout des vaches laitières, et une simplification considérable du travail. La betterave était beaucoup plus difficile à gérer... »

### ■ **Auriez-vous quelques souvenirs, anecdotes à évoquer en ce domaine ?**

« Les évolutions techniques n'ont pas toujours été simples à adopter. Quand les jeunes revenaient de formations organisées par la J.A.C., avec des idées nouvelles, celles-ci n'étaient pas toujours bien acceptées par les anciens !

Je me souviens d'une dispute avec mon père à propos de la culture des choux fourragers. J'avais vu cela dans le nord Finistère où ils semaient des choux pour que les bêtes aient de la verdure en hiver... J'avais trouvé cela très bien et en avais parlé à mon père, qui n'était pas du tout d'accord pour essayer...

Il a refusé la première année, puis ayant vu que d'autres s'y étaient mis, il a accepté la deuxième année... Et ensuite, c'est lui qui allait avancer le fil de clôture pour que les bêtes aillent manger les choux.

Il s'agissait à l'époque non seulement d'améliorer les cultures, mais aussi l'élevage. Nous avions ici des races bovines comme l'Armoricaine, autant faite pour la viande que pour le lait, puisque nous ne vendions pas de lait. Le ramassage quotidien du lait par les coopératives était impossible, faute de route...

On avait donc commencé à vendre de la crème, qui permettait une collecte hebdomadaire. Cela a amené les agriculteurs à vouloir améliorer la production laitière, et donc à changer de races bovines : certains ont acheté la vache Normande, puis rapidement la « Pie noire », la Frisonne, et enfin la Holstein – une bête taillée pour produire du lait – grâce à l'insémination artificielle, qui a commencé tôt, dès les années 1955. »

### ■ **Qu'en a-t-il été de l'arrivée de l'électricité dans ces campagnes de l'après-guerre ?**

« En fait, elle est arrivée ici très tôt. Nous avons été raccordés au réseau d'électricité normal en 1960-61... Mais nous avions déjà l'électricité depuis longtemps !

En effet, pendant la guerre, mon père avait fait la connaissance du directeur de l'usine hydro-électrique de St-Herbot, à qui il avait expliqué les grosses difficultés que rencontraient les paysans pour se procurer de l'essence pour faire tourner les batteuses, à cause du rationnement...

Celui-ci lui avait donc proposé d'installer des moteurs électriques, avait placé un transformateur mobile à près

d'un kilomètre de là, et tiré des câbles à travers champs !

De là est née l'idée de mettre en place une ligne électrique privée, ce qu'ont réalisé ensemble les quatre fermes du coin : Peufeunteun, Resthervé, Lescom et St-Quijeu. Un transformateur fixe, en bois a été monté, et le directeur de St-Herbot a indiqué une ligne dans la « montagne », qui ne servait pas à grand-chose, et dont les fils pouvaient être récupérés pour l'installation d'ici. Tout cela s'est fait à la barbe de l'occupant allemand, et non seulement nous avons eu dans ces quatre villages, début 1944, la lumière électrique dans tous les bâtiments, y compris la moindre crèche, mais également la ligne de force – le triphasé – pour les machines !

Cela changeait de l'éclairage à la lanterne et à la « lampe pigeon » !

Il n'y avait pas beaucoup de villages à être électrifiés sur la commune de Poullaouën à cette époque-là ! Mais ici, nous avons pu équiper de moteurs électriques le broyeur d'ajoncs – les chevaux en consommaient beaucoup – l'écrémeuse, la baratte, et quelques années plus tard nous avons pu acheter une trayeuse...

Dans le village d'à côté, les deux agriculteurs ne s'entendaient pas. L'un était « rouge », l'autre « blanc » comme on le disait alors... Le « rouge » a refusé l'électricité des « blancs » et en est resté à la lanterne dans la maison et les étables pendant des années encore, quand son voisin avait l'électricité partout, dans le même village ! »

■ ***Vous arrive-t-il de regretter tel ou tel aspect de la vie rurale d'avant la « révolution agricole » ?***

« La disparition de beaucoup de fermes, qui a entraîné une modification des relations entre les gens. Dans le passé, on prenait le temps de s'arrêter pour parler ; maintenant les tracteurs se croisent et on se contente d'un geste de la main pour se dire bonjour.

Il existait une entraide. Il n'y avait pas de matériel en commun, mais on se donnait souvent des « coups de main » pour les travaux. Les journées de travail partagé étaient relativement nombreuses.

L'on avait donc des occasions de se rencontrer, de se parler...

Cette ambiance-là a disparu. Les gens se rencontrent bien lors des journées d'ensilage ou autre, mais le travail est tellement vite fait, et réalisé sous pression, que l'on ne prend guère plus le temps d'échanger beaucoup. Les agriculteurs sont toujours pressés... »

■ ***Vous semble-t-il qu'il soit plus facile ou plus difficile d'être agriculteur aujourd'hui ?***

« Les conditions de travail ne se sont pas améliorées ! Physiquement, si... Mais elles se sont dégradées sur le plan du stress.

Le métier me semble plus difficile aujourd'hui, à cause des contraintes, administratives par exemple, que nous n'avions pas auparavant.

De plus, l'agriculteur est aujourd'hui souvent montré du doigt, à cause des pollutions...

Le travail a été passionnant à une certaine époque : il fallait produire, tout le monde le demandait, et les progrès techniques le permettaient ! Cela a amélioré la situation des agriculteurs, leur habitat, leurs conditions de travail, la vie, tout simplement... »

■ ***Si vous étiez aujourd'hui en situation de reprendre une exploitation agricole, comme vous l'avez été voici près de cinquante ans, le feriez-vous ?***

« L'on ne choisit pas toujours son parcours... Je n'étais pas condamné à devenir agriculteur, car beaucoup d'aides familiaux quittaient le métier à l'époque, et il était facile d'en trouver alors un autre ailleurs...

Mais j'ai aimé ce métier. La ferme était correcte, avec ses

trente hectares, et des bâtiments améliorés, modernisés... Tout m'incitait à reprendre l'exploitation familiale. Mais on ne réécrit pas l'histoire !

Aujourd'hui presque toutes les installations sont des successions, qui commencent par des associations père-fils, en G.A.E.C., suivies par des reprises. Et c'est souvent là que commencent les difficultés, quand on se retrouve seul, ou à deux, sur des exploitations faites pour quatre travailleurs... Car il faut pouvoir payer, gérer et conserver des salariés !

On voit donc régulièrement des jeunes rechercher des associés, mais ce n'est pas facile...

Et l'agriculture s'est tellement industrialisée, surtout dans certaines productions, qu'il devient quasiment impossible de reprendre des exploitations devenues énormes. Certains devront faire rentrer des capitaux privés pour perdurer : coopératives, groupements de producteurs, sociétés d'alimentation... Mais il faut encore les gérer !

Sans parler du prix et de la sophistication du matériel : un robot de traite, et même un tracteur, sont aujourd'hui tellement remplis d'électronique qu'on ne peut y toucher. Il faut des contrats de maintenance... et cela a un coût ! Les charges fixes sont de plus en plus pesantes. »

■ ***Vous avez vu la naissance et le développement des coopératives agricoles... Avec le recul, quels vous paraissent avoir été leurs apports les plus déterminants pour les agriculteurs et le monde rural ?***

« Beaucoup de jeunes formés par la J.A.C. sont devenus ensuite créateurs ou dirigeants de coopératives. L'un des exemples les plus connus est bien sûr celui d'Alexis Gourvenec, qui a lancé la S.I.C.A. de St-Pol-de-Léon et la Brittany Ferries...

Ce furent souvent au départ de petites coopératives, qui se sont alliées par la suite, comme c'est le cas pour U.N.I.C.O.P.A., qui est une association de coopératives.

Les premières coopératives étaient des unités de proximité, où l'on se connaissait tous, dont les comptes étaient présentés localement dans de petites assemblées, dont le fonctionnement était proche de la base. L'adhérent avait vraiment l'impression d'être participant.

Les coopératives ont indiscutablement permis le développement de l'agriculture... »

■ ***Quel regard portez-vous aujourd'hui sur leur évolution ? L'idéal, l'esprit, les finalités des débuts n'ont-ils pas beaucoup changé au fil des années ?***

« Le but de ces coopératives était de servir les paysans, mais elles ont pris une telle dimension qu'elles ont parfois dévié de leur objectif du départ. Il y a eu des conflits d'intérêt : on a pu se demander si tel dirigeant de coopérative, qui était pourtant lui-même agriculteur, ne voulait pas davantage promouvoir le développement de sa « coop » que l'aide aux paysans, adhérents de celle-ci !

Il y a eu une fracture entre les jeunes pionniers, qui avaient reçu la même formation, ou presque, qui étaient animés par un même idéal, un même esprit de service, issu du christianisme, et d'autres qui ont eu d'autres motivations et objectifs...

Il est certain que les coopératives n'ont pas toujours rempli le rôle pour lequel elles avaient été créées à l'origine.

Ceci dit, il faut aussi comprendre qu'elles ont été confrontées au monde industriel et commercial. Elles n'ont pas pu échapper à la concurrence, aux pratiques de grandes surfaces qui tiennent les marchés, et dont les politiques ressemblent parfois à du racket !... »

■ ***Vous avez également milité dans le syndicalisme et les associations agricoles ; quelles ont été pour vous les racines de ces engagements ?***

« L'on s'engage parce que l'on voit qu'existent des problèmes et qu'on veut aider à les résoudre... »

Les revenus des paysans étaient tellement tributaires des cours, eux-mêmes tellement variables, qu'il y avait des moments très difficiles. Il fallait bien se battre pour survivre...

A partir du moment où vous vous intéressez à ces problèmes, vous vous faites remarquer, et on vous pousse toujours plus loin !

C'est ainsi que j'ai milité dans le syndicalisme, que j'ai aussi été membre de la Chambre d'agriculture pendant six ans, élu sur la liste de la Confédération paysanne, et président du G.V.A. (Groupement de Vulgarisation Agricole) du Poher.

Puis, nous avons créé un comité de développement sur les trois cantons, réunissant trois G.V.A., dont j'ai été élu président... Ce qui m'a amené à beaucoup travailler avec les groupements d'autres régions, avec les élus politiques, des instances comme le G.A.L.C.O.B...

J'ai commencé dans le syndicalisme à mon retour du service militaire, au C.D.J.A. (Centre des Jeunes Agriculteurs), puis j'ai eu des responsabilités à la Fédération des Exploitants, qui était unitaire à l'époque. »

■ **Quels grands moments, quels événements des « temps héroïques » de ce syndicalisme restent les plus présents à votre mémoire ?**

« Il y a eu de grands « combats », comme la « grève du lait » en 1972, quand nous avons bloqué les laiteries pendant une dizaine de jours. Nous faisons un peu comme les pirates : nous capturions les camions, ou demandions aux chauffeurs d'aller cacher leur camion...

C'était dur à vivre, car nos vaches étaient traitées, puis le lait était jeté.

Mais son prix était arrivé si bas qu'il était impossible de continuer à travailler à perte. Nous exigeons que les coopératives achètent le lait à meilleur prix...

Ces conflits posaient des cas de conscience dramatiques à des agriculteurs qui étaient à la fois syndicalistes et élus dans des coopératives !

Tout le monde se rappelle aussi les grandes manifestations paysannes, qui furent parfois musclées, dans les années soixante et soixante-dix. Quimper et Morlaix se souviennent de ces événements : quand les gars de la zone légumière du nord-Finistère descendaient en ville, ce n'était pas pour rigoler...

Mais je n'ai jamais approuvé la casse. Certains venaient pour se frotter aux C.R.S., lancer des pierres, c'était leur but et leur plaisir. Cela ne m'intéressait pas. Mais nous n'avions pas d'autre choix que de manifester quand même. »

■ **Quelles grandes figures symbolisent à vos yeux cette époque ?**

« Il y en a eu plusieurs, mais chacun se souvient du meneur d'hommes qu'a été Alexis Gourvennec... même si on ne partageait pas son goût pour la confrontation musclée, et la casse.

Mais j'ai aussi le souvenir des plus anciens, qui étaient des gens posés, responsables, qui discutaient... »

■ **Avec le recul de plusieurs décennies et votre expérience, pensez-vous qu'il eût fallu agir autrement, mettre en avant d'autres revendications ?**

« Le syndicaliste réagit souvent à chaud, sur des questions spécifiques...

Je fais actuellement partie d'un groupe de retraités, issus de la Confédération paysanne. Nos revendications ont donc porté sur les retraites agricoles dont chacun sait qu'elles sont minables, et pire encore pour les femmes d'agriculteurs !

Nous avons fait des propositions et obtenu des avancées, mais beaucoup reste à faire...

Mais le syndicalisme agricole est lui-même parfois divisé

sur des choix à faire, les politiques à suivre, les actions à mener...

Nous, syndicalistes de la Confédération, avons souvent subi les choix de la F.N.S.E.A., qui est très puissante car surtout constituée de gros céréaliers... »

■ **Reconnaissez-vous dans le syndicalisme agricole actuel celui que vous avez connu ? En quoi a-t-il changé ?**

« Il a changé numériquement, puisque le nombre d'exploitants agricoles a beaucoup baissé.

Et cela s'est ressenti encore davantage pour la Confédération paysanne. Elle a beaucoup régressé, parce que ses adhérents étaient plutôt de petits exploitants, qui ont disparu. Leurs exploitations ont été « mangées » par les grosses. Et les gros exploitants étaient plutôt affiliés à la F.N.S.E.A...

Mais globalement, le syndicalisme est aujourd'hui faible parmi les agriculteurs. On ne sait plus maintenant qui est syndiqué et qui ne l'est pas : l'engagement a beaucoup baissé. Les manifestations sont beaucoup plus rares...

Je crois que les agriculteurs ne prennent plus le temps pour l'action syndicale. Ils sont très pris par leur travail. Comme partout ailleurs, l'individualisme a aussi grandi dans le monde agricole... »

■ **Le « modèle breton », qui a permis l'essor phénoménal de l'agriculture régionale, est aujourd'hui très critiqué. Était-il un bien, un mal nécessaire, ou une erreur ? Est-il défendable ?**

« Nous n'avions pas beaucoup le choix dans les années 60 ! Les exploitations étaient petites, et la seule façon de s'en sortir, c'était d'intensifier la production ; de faire beaucoup mieux avec ce que nous avions...

D'où le développement de l'élevage hors-sol : les poulaillers au début. Chaque ferme a eu son petit poulailler de 500 poulets. Il y en avait même dans le bourg de Poul-laouën : le boulanger, le coiffeur (etc.) en avaient ! Puis cela a pris une tout autre dimension.

Ensuite les porcheries et la production laitière se sont développées...

La demande était là, il fallait y répondre. Et tout cela a beaucoup amélioré les revenus et la condition des agriculteurs. L'évolution a été nette et rapide : l'habitat s'est amélioré : l'eau courante est arrivée dans les maisons. Les bâtiments agricoles se sont aussi améliorés. Les gens ont pu acheter des voitures... la vie a changé.

La rançon de ce progrès vers lequel on nous a poussés, et que nous avons voulu, parce qu'il nous a servi, a été la pollution, les nitrates...

Le « modèle breton » a sans doute « échoué » en cela : il n'a pas su anticiper et gérer les excédents du « hors-sol ».

Maintenant, ceux-ci doivent être traités. La réglementation l'impose. »

■ **On parle beaucoup aujourd'hui d'écologie, d'écologistes... Comment analysez-vous cette vague verte qui déferle depuis quelques années ? Est-ce une mode qui va s'atténuer ? Une nécessité... ?**

« Je pense que cela va continuer. La production bio augmente. Elle marche particulièrement bien pour les légumes, mais on cultive aussi du blé noir bio, ou produit de la viande... Mais les rendements sont faibles, et l'on n' imagine guère le Bassin Parisien se mettre au bio pour produire du blé... L'avenir peut réserver des surprises, mais je n'y crois pas trop. Ce ne sera pas une production de masse. Or, celle-ci restera nécessaire pour nourrir la planète. »

■ **Comment entrevoyez-vous l'avenir de l'agriculture et des campagnes bretonnes ?**

« Il est très difficile de prévoir. Qui aurait imaginé l'évolution qu'a connue l'agriculture à partir des années cinquante,

avant qu'elle ne vienne ?...

La taille des exploitations continue de grandir... Peut-être a-t-on atteint un palier, car il ne reste plus beaucoup de petites fermes ?

Mais l'agriculture va continuer à s'industrialiser, le nombre d'exploitants à diminuer encore, même si ce n'est pas au rythme que nous avons connu.

Les agriculteurs sont de plus en plus spécialisés, par nécessité : il leur faut être de plus en plus « pointus » dans ce qu'ils font...

Certains essaient cependant de diversifier leurs productions, font de la vente directe dans le cadre des A.M.A.P. (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne). Ce sont des gens très engagés, écologistes, qui s'installent avec beaucoup de courage sur de petites structures...

C'est positif car, même si c'est marginal, cela amène le citadin au contact direct du producteur, crée un lien, une reconnaissance, et contribue à maintenir de la vie dans les campagnes.

La Bretagne n'a pas que des atouts. Elle est excentrée par rapport aux grands centres de la consommation européenne. Mais son climat est favorable à l'élevage. Encore faut-il que les prix de la viande et du lait se maintiennent assez pour inciter les producteurs à continuer. Car certains éleveurs se demandent parfois pourquoi continuer à s'embêter à traire les vaches chaque jour pour un revenu dérisoire quand le blé, lui, se vend cher. Or, certaines exploitations dépassent les cent hectares, elles peuvent abandonner la production animale pour se lancer dans la production de céréales. C'est bien plus facile... »

■ **Retraité actif, vous êtes engagé dans diverses activités associatives... Voudriez-vous nous en dire quelques mots ?**

« J'ai évoqué les raisons de mon engagement dans la J.A.C. ; c'est la même chose ici. Mes convictions de chrétien font que j'ai tendance à m'engager dès que je vois qu'il y a ici ou là des besoins...

J'ai donc pris des responsabilités dans le cadre de l'association « Carhaix – Tiers-monde ». Après avoir participé à la culture du « champ pour l'Afrique », je suis devenu trésorier de l'association et je m'occupe de gérer la mise en culture de ce champ situé en Plounévél, qui a été mis à disposition gracieusement par une personne de Carhaix, et que cultivent des agriculteurs de quatre communes, à tour de rôle tous les deux ans : Plounévél, aidé par Carhaix, Kergloff, Cléden-Poher et Poullaouën.

La vente de la récolte permet de soutenir des actions de développement en Afrique, au Sahel principalement. Les sommes ne sont pas énormes, mais le symbole est fort : ce sont des paysans d'ici qui aident des paysans de là-bas... »

■ **L'évolution très rapide de notre monde, en particulier en Occident avec la présence grandissante des techniques de l'informatique en tous domaines, laissent augurer une existence de plus en plus dépendante des ordinateurs, d'Internet, etc. Comment entrevoyez-vous le monde de demain ? L'agriculteur, l'homme libre que vous avez été appréhende-t-il ce bouleversement ? Comment demeurer « un homme libre », non robotisé, dans un tel environnement ?**

« C'est à la fois fascinant et inquiétant ! Fascinant, quand on songe que le téléphone portable n'existait pas il y a vingt ans, et que l'on voit ce qu'il permet aujourd'hui.

Avec les iPad et iPod, les possibilités paraissent maintenant infinies... mais l'on s'aperçoit aussi que la vie des gens – y compris dans l'intimité – est de plus en plus captée par des organismes, des personnes tierces... Des choses sont filmées par téléphone portable dans la rue, mises sur le Net dans l'instant et visibles dans le monde entier.

Les réseaux comme facebook semblent ne plus avoir de limites, et on se demande ce qui peut en sortir. J'ai le sentiment que les choses « dérapent », ce n'est pas sain...

Il y a donc une part d'admiration, et une part de peur face à la difficulté de maîtriser cette toile.

On est filmé, pisté, suivi partout... »

■ **Quelles « raisons de vivre », quels buts et idéaux vous paraissent essentiels dans une vie d'homme ?**

« J'ai eu la chance d'avoir une très bonne santé, de connaître une vie familiale et professionnelle heureuse. J'ai aimé mon métier. Je suis heureux en retraite...

Je ne manque pas d'occupation : nos enfants et petits-enfants font appel à nous. Ces derniers viennent à la maison régulièrement ; et nous avons beaucoup de choses à faire ensemble !

J'ai de fortes convictions chrétiennes. Il faut regarder autour de soi, réfléchir, chercher à comprendre, à aider, à partager, à réunir les gens...

Le pire est de rester chez soi devant sa télé. Il faut aller à la rencontre des autres, se parler... »

(Entretien recueilli par S.C.)